

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Vol. II

MONTRÉAL, SAMEDI, 10 JANVIER 1885.

No. 2



Moïse déposé sur le Nil par sa mère.

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

À NOS ABONNÉS.

Nous donnons avis à ceux qui n'ont pas encore payé, que le journal leur sera retranché dès le prochain numéro, s'ils n'envoient immédiatement le montant de leur abonnement.

Nous n'avons pas besoin d'expédier de comptes. Le prix de l'abonnement est sur le journal. Les abonnés peuvent envoyer le montant par la malle, par lettre enrégistrée au *Journal du Dimanche*, boîte 2029, Montréal. Ils recevront un reçu par le retour de la malle. Qu'on ne l'oublie pas.

VOIX D'AUTREFOIS.

CHANSON.

Parfums des lointaines années,
Mousses de mes sentiers fleuris,
Brises, suaves haleinées,
Aromes de mes bois chéris!
Germes féconds, que le Ciel fit éclore
En ces chastes instants!
Là, dans mon cœur, vous embaumez encore,
Senteurs de mon printemps!

Oiseaux, qui chantiez au bocage
Vos gais refrains et vos amours!
Doux bruits de nids, muet langage!
Jadis, je vous cherchais toujours.
Nous nous aimions; Et je vous parlais d'ELLE,
Dans notre intimité.
Là, dans mon cœur, chantent, écho fidèle,
Ces voix de mon été.

Bois aux jaunissantes couronnes,
Où, tout rêveur, j'allais m'asseoir!
Soupirs d'oiseaux, chants monotones
Qui semblaient endormir le soir!
Nids d'exilés, flagellés dans les cimes
Par le bras des autans!
Là, dans mon cœur, sont vos plaintes sublimes,
Automne de mes ans!

Frissons qui couriez dans les arbres,
En secouant leurs fronts chenus!
Givres, constellant de vos marbres
L'épiderme des rameaux nus!
Grands pins neigeux où pleuraient les mésanges?
Souffles glacés de l'air!
Là, dans mon cœur, je sens vos froids étranges
Envalir mon hiver.

Dr A. MORISSET.

Sainte-Hénédiène, janvier 1885.

CHRONIQUE.

Nous sommes arrivés à ces mois, rempli de plaisirs et de fêtes! On a vu couler en avalanches chatoyantes les bonbons, les fleurs, les bijoux, les dentelles, les bonshommes en sucre. Et ces fleurs que dans un temps de douce expansion le jeune homme envoie à la jeune fille, en embaumant vie, elles ont l'air d'avoir poussé à travers la neige pour éclore sous les jolis doigts qui vont les effeuiller. Elles sont bien plus précieuses que l'été, alors que la nature jette à pleines poignées ses écrins de pierres précieuses. La jeune fille pose à son corsage cette fleur rayonnante qui paraît se blottir toute frileuse et qui meurt au milieu des dentelles, comme si c'eût été le comble de son ambition de se reposer un jour sur un cœur noble et plein d'illusions. Cette fleur qu'immortalise peut-être un souvenir meurt contente d'avoir été identifiée à un sentiment d'amour.

C'est la saison des souvenirs qui commence. Ils vont revenir les bals, les fêtes, les concerts, les pianos qui chantent; on dansera à droite, on dansera à gauche et entre deux danses, on se contera de ces jolis mensonges faufreluchés.

On s'est souhaité tous ces bonheurs au jour de l'an. Mais ce jour n'apporte d'adorables promesses qu'à la jeunesse. Elle est une splendeur du soleil, l'éclat du jour est fait pour elle, les étoiles lui jettent leurs étincelles, les harmonies l'enveloppent, le regard charmé court au devant d'elle, et lorsqu'elle a passé, il la suit longtemps. Ceux qui avancent dans la vie savent que le nouvel an arrive avec son cortège monotone de désillusions et d'amertumes ordinaires: les mois écoulés sont semblables à un bouquet oublié dans un tiroir, à une lettre d'amour jetée au panier; on se souvient des songes évanouis parce qu'ils ont été rêvés avec joie, et on se rappelle. "Eh! quoi, c'était là mon amour et l'enivrement dont se berçait mon âme, j'avais mis une partie de ma vie dans cette aventure si frivole, et les yeux se mouillent pendant qu'on essaie de sourire! Que de peines, que de veilles! Et l'année nouvelle a tout ranimé cependant, on espère encore et on croit toujours parce que, seule, la jeunesse a les espoirs tenaces et les illusions en fleurs.

* *

Nous avons une grande chose cet hiver, qui n'est ni bien difficile, ni bien déplaisante, et qui consiste tout simplement à s'amuser. Quant à la façon dont nous nous y prendrons, cela nous regarde. Dans quelques salons on jouera la comédie, dans d'autres, on fera de la musique, on dira de la poésie et ailleurs on dansera. Il faut toujours en venir là. La jeune fille à qui on demandera ce qu'elle a fait cet hiver, sera toujours heureuse de répondre qu'elle a beaucoup dansé. Ce sera pour elle un titre de gloire comme pour un soldat, d'avoir été à plusieurs batailles.

La Rochefoucauld a dit que les gens qui n'avaient aucune folie en tête n'étaient pas aussi sages qu'ils le croyaient eux-mêmes. C'est que la Folie, à ses yeux, était ou bien un héroïsme par lequel on est grand, ou bien une illusion par laquelle on est heureux. La Folie du plaisir peut-être, pour nous, et le noble héroïsme et la douce illusion! Une femme qui donne une fête ne se doute peut-être pas de tout le bien qu'elle fait. Je n'ignore pas les petits ennuis qui incombent à une maîtresse de maison: invitations à choisir, réceptions, détails d'un bal, et les musiciens, et le buffet, et les fleuristes, c'est une grosse affaire! Mais que de compensations aussi, et que de bons et utiles résultats! Tout d'abord, il n'est pas une soirée où ne s'ébauche et quelquefois ne s'achève une histoire d'amour: et les amoureux gardent toujours une re-

connaissance profonde à la maîtresse de maison qui leur a permis de s'y rencontrer.

Et puis, dans un ordre moins idéal, tout l'argent qui se dépense est un morceau de pain qu'on donne à un malheureux; chaque fleur qui se fane à un corsage est un bienfait pour quelque pauvre diable; et quand la maison s'illumine, la mansarde a du bois pour se réchauffer. Le luxe des femmes est une double aumône: leur beauté réjouit le cœur des amoureux, et tout ce qui l'entoure et la rehausse atténue la souffrance des misérables. Sans les soirées on n'achèterait pas ces riches toilettes; on n'emploierait pas cette modiste; on se passerait de cette chaussure élégante, de ces gants qui font la main mignonne, et de mille autres bagatelles dispendieuses. Cela profite à la classe bourgeoise ou ouvrière qui à son tour emploie bien des pauvres.

Bien que les soirées peuvent avoir cet effet, cependant ce n'est point là le but de ceux qui s'amuse. Il faut de la distraction; il faut de temps en temps rompre la monotonie de la vie. On a sans doute remarqué cet aspect féérique qu'on donne aux soirées, ce coup d'œil enchanteur qu'elles présentent. Cela paraît signifier qu'on a parfois besoin de s'entourer d'un monde idéal qui s'éloigne le plus possible de la vie réelle, afin d'oublier pour un moment les tristes désillusions qu'on rencontre si souvent sur notre chemin.

* *

Puisque j'attaque le sujet des amusements—qu'on ne recherche jamais trop pour contrebalancer les jours sombres qui sont inévitables—je me permettrai de faire une suggestion.

La société montréalaise, on ne l'ignore pas, est divisée en plusieurs cercles; ils ne sont pas exclusifs, il est vrai, mais s'ils communiquent entre eux on voit qu'une simple politesse tient lieu de sympathie.

Il y a beaucoup plus d'unité à Québec sous ce rapport. Comme pour sympathiser il faut se connaître et que pour se connaître il faut se rencontrer, Québec est bien plus favorisé que Montréal pour réunir toute la société. Pendant la session il y a souvent des réceptions dans les salons de l'Orateur ou du président du Conseil. La société québécoise se réunit et les gens d'esprit qui se rencontrent ne peuvent pas manquer de s'apprécier les uns les autres.

On n'a rien de cela à Montréal. Eh bien! on en fera ce qu'on voudra, mais moi j'émetts l'idée que le maire de la ville devrait recevoir à l'Hôtel-de-Ville. Nous avons un édifice princier, il y a de vastes appartements; il me semble que tout se prête à rendre cette idée praticable.

Il pourrait y avoir réception à l'Hôtel-de-Ville une fois par semaine ou tous les quinze jours, pendant le carnaval. Ce serait charmant. Est-ce que le maire de Montréal ne pourrait pas recevoir tout aussi bien que l'Orateur? Il est vrai que nous n'avons pas les étrangers qu'il y a à Québec ou à Ottawa pendant les sessions, mais d'un autre côté Montréal est si peuplé que la société ne sera pas défaut. Et de plus, nous attirerions par là les étrangers.

Je ne fais qu'émettre l'idée pour le moment. Il n'en tient qu'aux dames de la faire réaliser. La position de maire de Montréal deviendrait encore bien plus importante. Il naitrait de légitimes ambitions qui ne seraient sans doute pas au désavantage de la ville.

Lorsqu'il y aurait réception chez le maire, les messieurs, étant sûrs d'y rencontrer les dames et les jeunes filles, s'empresseraient de s'y rendre. Ils deviendraient d'une galanterie comme à Québec. Sans blesser les montréalais, je puis bien leur dire que les québécois recherchent plus la compagnie des dames. Je n'hésite pas à dire que nous avons

tort. Tous les messieurs sont aussi de cet avis. Mais c'est l'occasion qui manque pour se réunir.

Nous ne demandons pas mieux qu'à rendre au sexe aimable tous les hommages qui lui sont dus. Bien que les messieurs ne visitent pas les dames aussi intimement qu'ils devraient le faire, ils ne les apprécient pas moins cependant.

Les femmes qui ont beaucoup de tact, les femmes qui ne se contentent jamais de l'ombre, et veulent la proie toute palpitante, savent très bien où sont les applaudissements qui comptent et la vraie admiration. Si elles veulent savoir où elles en sont de leur beauté et de leur puissance, elles ne se fient ni aux mensonges intéressés de leurs amis, ni à la politesse perfide des salons ; mais elles croient à l'effet qu'elles font par l'admiration qui involontairement s'exprime en leur compagnie.

Oui, l'admiration réelle que suscite la femme lui donne le droit de croire que tous les triomphes lui sont offerts, que tous les orgueils lui sont permis ; pareille à une Immortelle qui marcherait sur la terre, elle traverse la vie parmi le murmure extasié des agenouillements ; mais pour cela cependant il lui faut une occasion de paraître et de briller. Ce sont les soirées qui la lui donnent.

FERNAND.

L'ART D'ÊTRE BELLE.

Il est assez curieux, et peut-être plus instructif que cela ne le paraît au premier abord, d'avoir un historique complet des artifices, des inventions, des ruses employés dans tous les temps et dans tous les pays pour arriver à la solution de ce problème : Paraître plus beau, et surtout plus belle qu'on est.

Il y aurait, non pas un article à faire, mais de gros volumes à écrire, sur la manière dont la manière a été comprise chez tous les peuples depuis les époques primitives.

Nous admirons les yeux longs et droits ; les Chinois les préfèrent presque ronds et relevés.

Nous vantons les petites bouches : les Ethiopiens n'aiment que les bouches énormes.

Les jolies oreilles, pour nous, sont les oreilles petites, transparentes et délicates. En Egypte, elles doivent avoir trois pouces de longueur pour être trouvées charmantes.

Nous sommes en admiration devant les chevelures longues et soyeuses ; les Japonaises coupent les leurs aussi court que possible par coquetterie.

Et que d'autres costumes étranges, si l'on jette un coup d'œil sur certains coins du monde !

Les Péruviens se suspendent au nez des anneaux tellement massifs et pesants, qu'il est difficile de comprendre comment les cartillages du nez n'en sont pas déchirés. La nature de l'ornement varie suivant l'importance du personnage qui s'en pare ; souvent il est en or ou en argent, quelquefois en pierre ou en cristal grossier ; les plus pauvres vont jusqu'à s'accrocher ainsi au nez des fragments de poteries informes ; cet étrange appendice les oblige à les soulever d'une main pendant que l'autre porte les aliments à la bouche. Et ainsi d'une grande partie des peuplades de l'Amérique ou Sud.

Dans l'Indo-Chine, la mode des boucles d'oreilles à des proportions non moins excessives ; il n'est pas rare de voir les oreilles des belles dames du pays arriver à caresser leurs épaules, tant la chair en a été distendue par les poids dont elles les surchargent. La seule supériorité de cette mode-ci sur l'autre, c'est qu'elle est moins gênante pour se mouvoir.

Dans l'Amérique du Nord, c'est le tatouage qui est en vogue ; le bleu, le rouge, le noir se mêlent de la façon la plus bizarre, formant des cercles, des étoiles, des triangles s'épanouissent à l'envie ; le

visage est un grimoire. Pour rendre cette affreuse peinture indélébile, les épingles trouent impitoyablement la chair, nul supplice ne coûte à ces malheureuses pour arriver à ce résultat envié : avoir l'air terrible et effrayant. Le tatouage est aussi fort en usage au Groenland.

Dans certaines provinces de la Perse, le nez aquilin n'appartient qu'au pauvre peuple, les classes élevées prenant le soin de faire écraser convenablement celui de leurs enfants dès le bas âge.

Au Japon, les femmes dorent leurs dents et, dans l'Inde, elles les teignent en rouge.

Nous savons par quelles tortures passent les Chinoises pour obtenir un pied d'une petitesse excessive, vrai pied de chèvre sur lequel elle ne peut se soutenir au-delà de quelques minutes.

Ces mêmes Chinoises se privent de manger pour se conserver maigres, ce qui est reconnu charmant, tandis que les Turques s'étouffent pour engraisser.

Ainsi, de tous côtés, monstruosité, folie, cruauté, sous le seul prétexte d'augmenter la beauté.

Si du corps on passe au costume, on n'observe pas moins une grande variété dans les goûts ; le distinctif des costumes parcourt toutes les gammes de l'étranger, du bizarre, atteint les limites les plus reculées de l'extravagant.

Effaçons-nous devant ceux de notre époque, la crainte de froisser l'épiderme, toujours délicate, de nos belles lectrices, en semblable matière, nous oblige au mutisme.

Et cependant que n'y aurait-il pas à dire ?

Bornons-nous à citer—comme plus haut—ce que les voyageurs et les historiens nous en ont rapporté.

La coiffure ordinaire des femmes de Pékin n'est un oiseau empaillé. L'oiseau est monté sur or ou sur cuivre, selon la richesse de la belle ; il est disposé de façon que les ailes tombent sur chaque tempe, la queue large et couverte se termine par une touffe de plumes, le bec abaissé sur le nez et un ressort placé dans le cou de l'oiseau le rend mobile au point qu'au moindre mouvement il s'agitte comme s'il avait encore vie.

Cette singulière coiffure a cependant une certaine grâce, mais voici qui n'est que grotesque ; les femmes du Japon intérieur portent sur la tête un petit bateau long au moins d'un pied, qu'elles fixent dans leur chevelure à force de cire ; elles ne peuvent ni s'asseoir, ni se baisser sans tenir le cou roide par respect pour l'édifice naval. Lorsqu'il s'agit de se décoiffer, elles passent plus d'une heure, seulement pour fondre cet amas de cire qui colle et maintient le bateau. Ajoutons toutefois que ces emblèmes nautiques ne s'échafaudent sur leurs têtes qu'à certain jour de fête.

Que conclure de ces contradictions ? que chacun croit ses costumes excellentes, ses usages charmants.

Il est bon de remarquer du reste, et pour la gouverne des coquettes futures, que les usages les plus singuliers ont toujours eu pour origine le besoin de dissimuler quelques difformités physiques.

Notons en quelques-unes en passant :

Ces affreux et ridicules souliers connus sous le nom de poulaines, terminés en pointe, ayant parfois deux pieds de longueur, furent inventés au moyen âge par Henri, duc d'Anjou, pour cacher une excroissance énorme qu'il avait à un pied.

Charles VIII substitua les longues robes flottantes aux habits courts, à cause de ses jambes mal faites.

François 1er, blessé à la bataille de Pavie, coupa ses cheveux et sa barbe, et les barbes de France et d'Angleterre disparurent à l'envi. Henri VIII, ayant imité son royal voisin, fit grand scandale parmi ses sujets Bretons. Ils témoignèrent leur mécontentement au roi de telle sorte que celui-ci dit un jour : " qu'ils avaient l'air de tenir plus à leur barbe qu'à leur tête." Plaisanterie d'un sens

fort clair dans la bouche d'un roi qui n'était pas économe des têtes de ses sujets.

Louis le Grand, qui avait des loupes sur la tête, se contenta d'obliger ses courtisans à écraser leurs épaules sous d'énormes et coûteuses perruques.

Une belle dame de la cour d'Edouard VI d'Angleterre inventa les mouches pour couvrir une petite verrue qui faisait tache sur une de ces blanches épaules. Les paniers ne virent le jour que parce que certaine infante d'Espagne avait une hanche beaucoup plus grosse que l'autre, et pendant cinquante ans, les plus jeunes et les plus charmantes femmes de l'Europe furent contraintes de cacher la nuance de leurs cheveux sous une épaisse couche de farine parfumée parce que le duc de Richelieu ne voulait pas laisser voir ses cheveux grisonnants.

Malheureusement les fantaisies de ce genre prennent parfois les proportions de calamités historiques ; ainsi Louis VII le Jeune, ayant coupé ses cheveux et sa barbe à la suite d'une maladie de Peau, devint si déplaisant à sa femme Eléonore de Guicenne, qu'elle voulut à toute force divorcer. En quittant Louis VII, elle reprit le Poitou et la Guienne, qui faisaient partie de son domaine, et les porta ensuite à l'Angleterre par son mariage avec le duc d'Anjou (Henri II). Ce caprice d'une princesse amoureuse des belles barbes, valut à la France trois siècles de guerre et lui coûta trois millions d'hommes. Jamais plus petite cause ne produisit plus terrible effet.

Une seule jolie mode a surgi de cette nécessité de dissimuler une imperfection et pour cela elle mérite une mention spéciale, c'est celle du mouchoir garni de dentelles inventé par l'impératrice Joséphine.

Joséphine avait de vilaines dents,—aujourd'hui plus on vieillit, plus on a de belles dents,—autrefois il n'en était pas ainsi, l'art des Fattet était dans l'enfance. Pour dissimuler son défaut, l'impératrice avait toujours à la main un mouchoir de batiste garni de hautes dentelles ; tout en causant, elle le portait toujours à son visage, et cela faisait l'effet d'un nuage de dentelle parfumée qui s'agitait autour d'elle. Elle poussa très loin ce luxe des mouchoirs et fut assurément la première femme qui eut des mouchoirs coûtant jusqu'à douze cents francs la pièce.

Cette mode qu'elle nous a léguée est charmante ; aussi ne passera-t-elle pas comme ont fait tant de ridicules inventions créées par le besoin d'enlaidir les autres lorsqu'on ne pouvait pas parvenir à s'embellir soi-même.

Il y a moins de cinquante ans, une femme devait d'une année à l'autre renouveler complètement sa garde-robe sous peine de commettre le crime de lèse-élégance, car avec le système en vigueur, rien n'était plus facile que d'assigner une date certaine à chacune de ses parures.

Le tact et le goût sont des fleurs de la civilisation. Ayez, mes dames, une robe de toile et du goût et prenez en pitié les robes de velours mal choisies.

Le tact s'acquiert, le goût se forme, ils ont une origine commune : le désir de plaire bien compris.

RÉSIGNATION.

Quand elle descendait de la manufacture où elle travaillait, tous ceux qui n'étaient pas des sots ou des myopes s'arrêtaient sur son passage. Il y avait de la fierté douce et triomphante dans sa démarche, tant l'ensemble de sa personne imposait l'admiration plus encore que le désir. Car ces deux sentiments ne vont aisément de pair que chez les gens doués d'une fatuité extraordinaire. Il est vrai que ceux-ci sont moins rares que les créatures dont la beauté mérite ce religieux respect. Deux

lignes de portrait qui justifieront mon dire : une chevelure noire, lourde et bien plantée, jaillissant, comme un flot d'ombre, du front un peu bas mais large aux tempes ; des yeux un peu écartés, pas très grands, mais occupés presque complètement par la prunelle brune avec un fond étoilé d'or ; la bouche bien retroussée en arc et comme posée sur un menton un peu proéminent, traversé d'une fossette en virgule : le cou blanc et d'un jet, s'épanouissant comme un fleuve lacté aux épaules. Une belle tête implique un corps déterminé, en harmonie avec elle et digne de la soutenir. Ses mains bien qu'abîmées par le brunissage, étaient fines et d'une correction de lignes remarquable. Ne croyez pas ce type superbe soit rare dans la danse. Elle avait dix-huit ans, se nommait Camille et était sage.

Elle était sage tout simplement parce qu'elle avait, sans l'analyser d'ailleurs, la conscience de sa beauté, et par un orgueil d'elle-même qui lui faisait trouver au-dessous de ses mérites les adorations intéressées des amoureux. Bonne fille avec cela et ne rêvant pas de princières aventures. Le mariage a, par lui seul, un prestige dans ce monde-là. Dire qu'elle aimait son fiancé, Alexandre, un ouvrier, eût été une exagération manifeste. Il est rare qu'une femme de cette beauté-là ait d'autre adoration que celle qu'elle s'inspire à elle-même, sans s'en rendre compte. Mais Alexandre était un beau garçon de vingt-cinq ans, très rigoleur, mais estimé de ses patrons. On fit le soir, après l'ouvrage, de petites promenades sentimentales ; les projets s'effeuillèrent avec les dernières feuilles d'automne, toutes dorées. Que leur faisaient l'hiver et ses menaces, à eux qui portaient en eux un printemps fleuri d'espérances ! J'ai remarqué souvent que ce contraste du décor avec nos pensées semble les aviver davantage, comme fait l'obstacle aux généreux desirs.

Il fut décidé qu'on se marierait à la fin de novembre.

On tint parole. Six voitures pleines emportèrent les nouveaux époux et leur suite. On ne se sépara que vers une heure du matin. Quand Alexandre, qui payait tout, eut soldé les dernières voitures, il s'aperçut avec mélancolie qu'il lui était nécessaire d'emprunter 50 ets à Hypolyte, le garçon d'honneur, pour équilibrer un budget sensiblement en déficit. Je dois dire qu'Hypolyte ne se fit pas tirer l'oreille et lui cria même tout haut, en bon gentilhomme qui sait rendre discrètement un service : Tu sais, si tu as besoin de plus, ne te gêne pas ! Mais Alexandre était un garçon délicat qui ne profita pas de cette offre généreuse. Il était tout à l'impatience de se trouver enfin seul avec Camille.

Quand, vers six heures, Alexandre se prépara à partir.

—Tu pars déjà ! lui demanda doucement Camille.

—Il faut bien que j'aie travailler.

—Travailler aujourd'hui ! Y penses-tu ! le lendemain de notre mariage.

L'ouvrier appliqua un baiser plein de tendresse dans les beaux cheveux dénoués de sa femme.

—Ecoute, ma chatte, il faut absolument que je fasse une journée. Nous avons tout dépensé hier et je n'ai plus un sou pour aujourd'hui.

—Plus un sou ! reprit Camille, et comment mangerai-je tantôt ?

Alexandre resta muet un instant, mélancolique et embarrassé. Puis étreignant dans ses bras Camille :

—Bah ! pour un jour, dit-il, ma chérie, nous déjeunerons bien d'amour et d'eau fraîche !

—C'est ça ! fit-elle, en lui rendant son baiser à pleine bouche.

Et il partit, en sifflant.

Il est tout près de midi. Camille n'a pu se rendre dormir. Elle s'est levée et, pour parler vrai, elle a grand-faim. Aller demander à manger à une voi-

sine ? Allons donc ! Elle est trop fière pour ça ! Elle a donc épousé un sans le sou ! Cependant l'estomac la tiraille. Elle a surtout froid, et elle est dans son droit, car ce sera demain en décembre. Il y a bien un marchand de bois à la porte. Mais demander du crédit comme ça le premier jour, dans une maison où on est installé de la veille ! Elle se laisse tomber découragée, sur une chaise dont les pieds manquent. Elle roule à terre et aurait pu se faire grand mal. Bah ! c'est un avertissement du ciel. C'est en vouloir à sa propre vie que de garder de pareils meubles chez soi. Au feu le maudit siège ! Et sur son genou, d'un geste à la fois souple et fort, elle fait craquer et brise en deux le dossier, les appuis, toute la carcasse de la chaise, que sa propre paille servira à enflammer. Une flamme superbe monte dans l'âtre et emplit de gaieté la chambre jusque-là morne. Voluptueusement, sur un fauteuil plus sûr, Camille s'étend devant le brasier, et, toute au bien-être de cette flambée qui la réchauffe, elle aspire cette délicieuse chaleur.

A ce moment, rentrait Alexandre dont la journée était coupée par une heure de repos.

—Que fais-tu là, ma chérie ? dit-il étonné.

Mais elle, sans se retourner, et avec une douleur extrême :

—Tu le vois, mon ami, je fais chauffer le déjeuner.

FÉLIX.

SOUVENIR DU JOUR DE L'AN.

La joie ne vient jamais seule ni sans mélange, et même ce jour de l'an, si désiré des enfants, qui éveille tant de frais éclats de rire, fait bien aussi couler quelques larmes. Je ne veux pas ici affliger votre cœur en obligeant vos regards à se porter sur ces pauvres enfants qui n'ont pas un morceau de pain plus blanc ce jour-là, ni un vêtement plus neuf, et qui contemplant avec un œil d'envie tous ces beaux jouets qui ne seront pas pour eux et avec lesquels ils sauraient bien jouer aussi.

Je connais un jeune enfant qui éprouve une si grande pitié pour eux, que sa plus grande joie, à cette heureuse époque, est de porter des étrennes aux enfants de la crèche ; ce sont des joujoux fort simples, mais vraiment *sans prix*, par le plaisir qu'ils causent à tous ces pauvres petits, et surtout à leurs mères, qui les font prier pour que Dieu bénisse le gentil chérubin qui leur apporte ainsi leur part de bonheur.

Aujourd'hui c'est donc des enfants heureux que je veux vous parler. Heureux, ai-je dit, et cependant ils pleurent quelquefois dans ce beau jour.

J'ai vu une ravissante petite fille de trois ans, qui depuis bien des mois, j'allais dire bien des années, désirait une belle poupée tout en cire ; aussi fut-elle bien joyeuse, lorsqu'en venant souhaiter la bonne année à sa mère, elle reçut l'objet de tant de vœux.

Dans la soirée, elle alla se coucher sans regret, car elle emportait sa fille qui devait partager son sommeil sous les mêmes rideaux roses. Il y avait une heure que la mère et la fille étaient couchées, lorsque tout à coup la conversation des jeunes femmes, qui, dans le salon à côté, parlaient, je crois bien, aussi de leurs étrennes, et le whist sérieux des grands parents furent interrompus par l'entrée bruyante de la petite Yvonne, dans ce simple déshabillé de nuit qui sied mieux aux enfants que toutes les parures. En vain sa bonne qui la suivait cherchait à la retenir. Yvonne était arrivée jusqu'au milieu du cercle, portant entre ses bras sa magnifique poupée ; elle se précipita dans le sein de sa mère en s'écriant : "O maman, ma pauvre Ninie !" et elle nous présentait sa poupée dans un

état vraiment pénible à voir. La cire coulait en longues larmes sur ses joues, ses yeux bleus avaient perdu tout éclat ; c'était en vain que l'on cherchait ce nez aquilin dans lequel se révélait tout le génie du fabricant :

Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaît l'œil même de sa mère !

Ce n'était pas précisément les dieux de l'Olympe qui avaient mis la poupée dans cet état, comme l'Hippolyte du récit de Thérémène ; les joues de la jeune fille s'étaient déformées sous les trop tendres caresses dont sa petite maman les couvrait, sans s'apercevoir qu'elle en emportait chaque fois quelque débris. Un cri général de stupéfaction était au premier moment sorti de toutes les bouches, et Yvonne, encouragée par notre sympathie, disait : "Elle avait si froid, que j'avais voulu la réchauffer !" Le cœur humain est plein de contradictions ; notre compassion malheureusement ne dura pas, et le côté comique de la situation nous fit promptement éclater de rire. Alors il eût fallu voir Yvonne, relevant sa petite tête, nous lançant un regard de reproche, prenant dans ses bras sa fille chérie et la dérobant à nos rires cruels. L'âme de l'enfant s'était révélée à nous. Elle se réfugiait dans la solitude pour conserver la dignité de sa douleur.

Toute la nuit la pauvre petite fut agitée par une fièvre ardente, et, le lendemain, lorsqu'en s'éveillant au milieu du jour, elle trouva, sur son oreiller, reposant avec elle, cette poupée remplacée par la tendre sollicitude de sa mère, elle la serra dans ses bras en s'écriant : "Ma pauvre fille, je te croyais fondue !" et elle nous raconta la scène de la veille qu'elle prenait pour un mauvais rêve.

Ah ! ne rions jamais des douleurs des enfants ! Si elles sont passagères, elles sont si poignantes et si vives ! Ce front si blanc ne devrait jamais se voiler de tristesse ; ces lèvres si pures ne sont pas faites pour les sanglots, et lorsque ce petit cœur se gonfle de soupis et que ces yeux si limpides laissent couler de grosses larmes, séchons-les avec nos baisers.

JULIETTE.

LES AGENCES MATRIMONIALES.

COURRIER PARISIEN.

On sait qu'à Paris il se fait un grand nombre de mariages par l'entremise des agences, qui la plupart du temps ne sont qu'une pure affaire de chantage.

Mais à côté de ces maisons louches, il faut reconnaître qu'un très grand nombre d'autres agences matrimoniales fonctionnent et prospèrent sans avoir jamais motivé aucune plainte pouvant mettre entrave à leur industrie.

Plusieurs même font d'assez grands frais pour annoncer, dans les journaux, leur marchandise avec les apports, les qualités et les états-civils ; d'autres se sont offert le luxe d'un journal spécial ou d'un bulletin périodique, indiquant les offres et les demandes.

On s'est souvent demandé comment ces agences pouvaient vivre, et qu'elle pouvait être leur clientèle.

Certes, la race des gogos est innombrable ; incontestablement, les gentilshommes en toc et les demoiselles un peu avariées forment des légions ; mais il est invraisemblable que le troisième acte de la *Caynotte* se joue quotidiennement dans la vie réelle.

La clientèle de ces agences doit donc se recruter dans le monde ordinaire, et chaque jour il faut s'attendre à recevoir ou à coudoyer un ménage uni sous les auspices d'un marieur patenté.

Cette hypothèse est tout simplement une absolue vérité, et si les messieurs ou les dames qui opèrent sur le pavé de Paris voulaient entrebâiller leur grand livre, on serait fort surpris d'y voir inscrits des noms d'hommes ou de femmes très connus et très considérés. Et chose qui paraîtra plus étrange encore, presque toujours l'un des deux conjoints ignore absolument qu'il doit sa félicité—soyons aimable—à une agence matrimoniale.

L'explication du fonctionnement de ces agences va donner la clé de ce mystère.

Les véritables agences, celles qui ont pignon sur rue et enseignes à toutes les fenêtres, ont un fonctionnement régulier, leur comptabilité est en règle, et leur clientèle se recrute dans tous les mondes, même les meilleurs.

Et voici comment :

Supposons un homme marié par leur entremise. Avant la signature du contrat un petit compromis a été passé entre lui et l'agent, par lequel il s'est engagé à payer une commission variant suivant l'importance de la dot, mettons quinze pour cent.

Le mariage s'est fait, la jeune fille a apporté cent mille francs de dot. La veille, le monsieur a dû signer à son "marieur" pour quinze mille francs de billets payables dans une période de cinq ans. C'est généralement le temps accordé pour se liquider.

Voilà donc ce malheureux obligé d'économiser tous les ans une somme de 3,000 francs ou d'écorner à chaque échéance la dot de sa femme. On voit la difficulté de sa situation.

Mais l'agent ne veut pas le malheur de son client. Il aime bien mieux en faire son associé, après en avoir fait son complice. Aussi un beau jour se présente-t-il chez son débiteur, et lui tient à peu près ce langage :

—Votre femme a une sœur, une cousine ou une amie qui est en âge de se marier et qui peut avoir une dot de... (ces gens là sont très bien informés). De mon côté, j'ai sous la main un jeune homme charmant qui fera parfaitement son affaire. Si vous voulez m'aider à faire ce mariage, je vous rends un ou plusieurs des billets que vous m'avez souscrits, suivant l'importance de l'apport de la jeune fille.

Dans le métier, on ne cite pas d'exemple que cette proposition ait été refusée.

—Voici donc comment il faut s'y prendre, continue l'agent matrimonial. Quand je vous aurai présenté le jeune homme et que vous aurez sagement approuvé tous les deux le rôle que vous devez jouer, et que vous aurez fait assez ample connaissance pour ne pas commettre d'impair, vous annoncerez à votre femme que vous avez rencontré un vieux camarade et que vous l'avez invité à dîner pour un jour déterminé.

"Le dîner a lieu. Vous amenez le jeune homme, que vous tutoyez et à qui vous faites fête, et, quand il est parti, vous glissez adroitement à votre femme que ce serait un parti très sortable pour sa sœur, sa cousine ou son amie. Si vous avez été éloquent, madame sera certainement de votre avis, et dans quelque temps, vous donnerez une petite fête, ou je vous enverrai une loge pour l'Opéra-Comique, et vous présenterez les deux jeunes gens l'un à l'autre."

Le malheureux a trop d'intérêt à faire réussir ce mariage pour ne pas y pousser de toutes ses forces et employer tous les moyens possibles. Aussi, presque toujours voit-il ses efforts couronnés de succès, et rentre-t-il en possession de son premier billet sans bourse délier.

Il ressort clairement de cette explication que la jeune fille ignore absolument qu'elle s'est mariée par l'entremise d'une agence.

Mais son mari, comme celui qui le lui a présenté, est devenu forcément le complice de l'agent, et avant un an son salon sera, sans qu'elle s'en doute, une succursale de l'agence matrimoniale, comme l'a été celui de sa sœur ou de son amie.

Il arrive parfois que les deux époux doivent leur union à un "marieur." Ce cas se présente lorsque ce sont les parents qui ont fait des démarches et qui, naturellement, se sont bien gardés d'en souffler mot à leurs enfants.

Généralement on marie ainsi les jeunes filles qui sont un peu compromises et qui gênent pour marier leurs sœurs, les demoiselles envers qui la nature s'est montrée cruelle, ou celles dont les parents ont un passé plus ou moins équivoque.

La clientèle masculine des agences matrimoniales se recrute parmi les jeunes clercs qui ont besoin d'argent pour acheter une étude, les employés qui cherchent une dot, les commis qui veulent s'établir et les officiers qui en ont assez de l'ordinaire de la pension.

On pourrait, avec les détails donnés plus haut, établir une statistique effrayante de gens mariés par l'entremise des agences et pris dans leur engrenage.—Et, ce qui serait plus curieux,—comment une foule d'indiscrétions sur nombre de salons parisiens dont les fêtes très suivies ne sont que des prétextes à présentations salariées; mais, sur ce sujet scabreux, le silence semble de rigueur.

D'après ce système bon nombre de gens mariés peuvent se poser ce grand point d'interrogation : est-ce que par hasard, moi-même, je ne me suis pas marié par l'entremise d'une agence ?

E. T.

LES CONTES DU ROUET.

LE VŒU MALADROIT.

Pieds nus, les cheveux au vent, un vagabond passa sur la route, devant le palais du roi. Tout jeune, il était très beau avec ses boucles dorées, avec ses grands yeux noirs et sa bouche aussi fraîche qu'une rose après la pluie; comme si le soleil eût prit plaisir à le regarder, il y avait sur ses haillons plus de lumière et de joie que sur les satins, les velours, les brucarts des gentilhommes et des nobles dames groupés dans la cour d'honneur.

—Oh! qu'elle est jolie! s'écria-t-il en s'arrêtant tout à coup.

Il avait aperçu la princesse Roseline qui prenait le frais à sa fenêtre; et, vraiment, il était impossible de rien voir sur la terre qui fût aussi joli qu'elle. Immobile, les bras levés vers la croisée comme vers une ouverture du ciel, par où s'offrirait le paradis, il serait resté là jusqu'au soir, si un garde ne l'eût chassé d'un coup de pertuisane, avec de dures paroles.

Il s'en alla, courbant la tête. Il lui semblait maintenant que tout était sombre devant lui, autour de lui, l'horizon, la route, les arbres en fleur, depuis qu'il ne voyait plus Roseline, il croyait que le soleil était mort. Il s'assit sous un arbre, à la lisière du bois, et se mit à pleurer.

—Eh! mon enfant, pourquoi vous déssolez-vous ainsi? demanda une vieille bûcheronne qui sortait de la forêt, courbant l'échine sous un tas de branches flétries.

—A quoi me servirait de vous l'apprendre? Vous ne pouvez rien pour moi, bonne femme.

—En cela vous vous trompez, dit la vieille.

En même temps, elle se dressa, rejetant son fardeau; ce n'était plus une bûcheronne, habillée d'une robe d'argent, les cheveux enguirlandés de fleurs de pierreries; quant aux branches sèches, elles avaient pris leur vol en se couvrant de feuilles vertes, et, retournées à l'arbre d'où elles étaient chues, elles chantèrent pleines d'oiseaux.

—Oh! madame la fée! dit le vagabond en se jetant à genoux, prenez pitié de mon infortune. Pour avoir vu la fille du roi, qui prenait le frais à sa fenêtre, mon cœur ne m'appartient plus, et je sens que jamais je n'aimerai une autre femme qu'elle.

—Bon! dit la fée, ce n'est pas là un grand malheur.

—Peut-il en être un plus grand pour moi? Je mourrai si je ne deviens pas l'époux de la princesse.

—Qui t'empêche de le devenir? Roseline n'est pas fiancée.

—Oh! madame, regardez mes haillons, mes pieds nus; je suis un pauvre enfant qui mendie sur les chemins.

—N'importe! il ne peut manquer d'être aimé, celui qui aime sincèrement; c'est la loi éternelle et douce. Le roi et la reine te repousseront avec mépris, les courtisans feront de toi des risées, mais si ta tendresse est véritable, Roseline sera touchée de tes prières, de tes larmes, de tes patients dévouements, et, un soir que, chassé par les valets, mordu par les chiens, tu pleureras dans quelque grange, elle viendra, rougissante et heureuse, te demander la moitié de ton lit de paille.

L'enfant secoua la tête, ne croyant pas qu'un tel miracle fût possible.

—Prends garde! reprit la fée; l'Amour n'aime pas que l'on doute de sa puissance, et il se pourrait que tu fusses châtié d'une façon cruelle à cause de ton peu de foi. Cependant, puisque tu souffres, je veux bien venir à ton aide. Fais un vœu, je l'exaucerai.

—Je voudrais être le plus puissant prince de la terre, afin d'épouser la princesse que j'adore.

—Ah! que ne vas-tu, sans te troubler d'un tel souci, chanter une chanson d'amour sous sa fenêtre! Enfin, puisque je l'ai promis, il sera fait selon ton désir. Mais je dois t'avertir d'une chose: lorsque tu auras cessé d'être qui tu es encore, aucun enchanteur, aucune fée, pas même moi! ne pourra te remettre en ton premier état; une fois prince devenu, tu le seras pour toujours.

—Croyez-vous qu'il prendra jamais envie au royal mari de la princesse Roseline d'aller mendier son pain sur les routes?

—Je souhaite que tu sois heureux, dit la fée avec un soupir.

Puis, d'une baguette d'or, elle lui toucha l'épaule, et, dans une brusque métamorphose, le vagabond fut un seigneur magnifique, éblouissant de soie et de joyaux, chevauchant un étalon de Hongrie, à la tête d'un cortège de courtisans empanachés et de guerriers aux armures d'or, qui soufflaient dans des trompettes!

II

Un aussi grand prince n'était pas pour être mal reçu à la cour; on ne manqua point de lui faire l'accueil le plus empressé; pendant une semaine, il y eut en son honneur des carrousels, des bals, toutes les fêtes que l'on peut imaginer. Mais ce n'était pas de ces plaisirs qu'il était occupé! A toute heure du jour et de la nuit, il songeait à Roseline; quand il la voyait, il sentait son cœur déborder de délice; quand il l'entendait parler, il croyait ouïr une musique divine, et il faillit se pâmer d'aise, une fois qu'il lui donna la main pour danser une pavane. Une chose le chagrina un peu: celle qu'il aimait tant ne paraissait point prendre garde aux soins qu'il lui rendait; elle restait le plus souvent silencieuse, avec un air de mélancolie. Il n'en persista pas moins dans le projet de la demander en mariage; et, comme on le pense, les royaux parents de Roseline se gardèrent bien de refuser un parti aussi considérable. Ainsi le vagabond de naguère allait posséder la plus belle princesse du monde! Une si extraordinaire félicité le troublait à tel point qu'il répondit au consentement du roi par des gestes extravagants, peu compatibles avec la solennité de son rang, et, pour un peu, il eût dansé la pavane, devant toute la cour, tout seul! Hélas! cette grande joie n'eut qu'une courte durée. A peine avertie de la volonté

paternelle, Roseline tomba, à demi-morte, dans les bras de ses demoiselles d'honneur; et, quand elle revenait à elle, c'était pour dire, avec des sanglots, en se tordant les bras, qu'elle ne voulait pas se marier, qu'elle se tuerait plutôt que d'épouser le prince.

III

Plus désespéré qu'on ne saurait l'exprimer, le malheureux amant se précipita, en dépit de l'étiquette, dans la chambre où l'on avait transporté la princesse, et, tombé sur les genoux, tendant les bras vers elle :

—Cruelle, s'écria-t-il, rétractez ces paroles qui m'assassinent !

Elle ouvrit lentement les yeux, et répondit avec langueur, avec fermeté cependant :

—Prince, rien ne triomphera de ma résolution ; je ne vous épouserai jamais.

—Quoi ! vous avez la barbarie de déchirer un cœur qui est tout vôtre ! Quel crime ai-je commis pour mériter une punition semblable ? Doutez-vous de mon amour raignez-vous que je ne cesse un jour de vous adorer ? Ah ! si vous pouviez lire en moi, vous n'auriez plus ni ce doute ni ces craintes. Ma passion est si ardente qu'elle me rend digne même de votre incomparable beauté. Et si vous ne vous laissez point émouvoir par mes plaintes, je ne trouverai que dans le trépas un remède à mes maux ! Rendez-moi l'espoir, princesse, ou bien je m'en vais mourir à vos pieds.

Il ne borna point là son discours ; il dit toutes les choses que la plus violente douleur peut inspirer à un cœur épris : si bien que Roseline ne laissa pas d'être attendrie, mais point de la façon qu'il eût voulu.

—Malheureux prince, dit-elle, si ma pitié, à défaut de ma tendresse, peut vous être une consolation, je vous l'accorde volontiers. Je suis d'autant plus portée à vous plaindre, que j'endure moi-même le tourment qui vous navre.

—Que voulez-vous dire, princesse ?

—Hélas ! si je refuse de vous épouser, c'est parce que j'aime d'un amour sans espérance un jeune vagabond qui passa un jour, pieds nus, les cheveux au vent, devant le palais de mon père, et qui m'a regardée, et n'est pas revenu !

CATULE MENDÈS.

ALBUM D'UN CHIFFONNIER.

Ce qu'on recherche le plus volontiers dans les grands hommes, ce sont les infirmités de la grandeur, les petits côtés par lesquels ils cessent d'être grands hommes.

Les orateurs politiques sont assez sujets à prendre l'amour de la parole pour l'amour du pays.

L'amour d'une femme est un sable mouvant sur lequel on ne peut bâtir que des châteaux en Espagne.

Le génie est le roi de la terre, le talent en est l'aristocratie.

Les cœurs des jolies femmes, comme les bons du nouvel an, sont enveloppés d'énigmes.

Trois aveugles mènent le monde : l'Amour, la Fortune et la Mort.

Les hommes sont comme les animaux : les gros mangent les petits, et les petits les piquent.

"FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 16.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XXII

...Et Zilah se disait que c'était peut-être la première fois dans la destinée de cette femme que la vie extérieure de son mari se manifestait à elle—et sous quelle forme !—celle d'un jeune homme qui, relevant un injure, voulant demander compte d'une calomnie, venait pour dire à Jacquemin : " Si pourtant je vous tuais, monsieur ? "

Et, peu à peu, devant le spectacle de cet humble et saint dévouement de la sacrifiée qui tournait vers lui ses yeux timides, se penchait vers ses petits, les apportait à table, leur disait doucement : —" Oui, vous avez faim, soyez tranquilles, vous allez avoir du bifeck de papa " elle, déjeunant avec un peu de café au lait qu'elle faisait chauffer dans la cuisine et avec un morceau de fromage d'Italie qui était là, sur une assiette, Andras Zilah sentait toute sa colère se fondre, sa résolution tomber, une piété immense, un attendrissement presque violent lui gonfler la poitrine, et il voyait, comme dans une fantasmagorie, cette scène d'épouvante dans ce pauvre petit ménage : cette femme pâle, blonde, déjà minée par la lassitude d'un labeur constant, se penchant à cette fenêtre là, qui donnait sur la rue Rochechouart, ou courant à la rampe de l'escalier et voyant monter, tout saignant, blessé,—blessé à mort, peut-être—ce Jacquemin que lui, Andras, était venu pour provoquer chez lui.

Ah : pauvre femme ! Jamais il ne causerait à la martyre une telle angoisse, une douleur pareille. Maintenant entre son épée et la petite personne impertinente de Jacquemin il y avait cette créature triste et ces pauvres petits qui se roulaient là, oubliés à demi, à demi délaissés par le père et qui grandiraient, Dieu sait comment !

—Je vois que M. Jacquemin ne rentrera pas, dit-il en se levant d'un mouvement bref. Je vais vous laisser déjeuner, madame.

—Oh ! vous ne me gênez pas, monsieur, et vous avez vu que moi-même je ne suis pas gênée avec vous. Je m'en excuse encore !

—Adieu, madame ajouta Andras la saluant avec un respect visible.

—Alors, vous partez, monsieur ? Au fait, puisqu'il ne rentrera pas ! Mais seulement, dites-moi ce que je pourrai lui dire, moi... ce que vous veniez lui demander. Si c'était une bonne nouvelle, je serais si contente... d'être la première à la lui annoncer. Vous êtes peut-être, quoique vous disiez non, le rédacteur d'un journal qui va se fonder ? Il m'en parlait, l'autre jour, d'un nouveau journal ! Il voudrait y avoir le feuilleton. Ah ! faire les théâtres, comme il dit voilà son rêve ! Est-ce que c'est ça monsieur ?

—Non, madame, et, à vrai dire, ce que j'étais venu demander à votre mari n'a plus de raison d'être. Mais, je ne regrette pas ma visite, au contraire,—j'ai rencontré une vaillante femme, et je lui présente tous mes respects.

Pauvre malheureuse ! Elle n'avait guère l'habitude de ces hommages. Plus rouge encore que tout à l'heure, elle balbutiait quelque remerciement et semblait toute désolée en voyant partir cet homme qui n'avait pas dit ce qu'il voulait et qui, pour elle, emportait elle ne savait quel espoir brusquement évanoui.

—La vie de Paris a de ces secrets ! pensait Zilah en descendant lentement l'escalier qu'il avait gravi d'un pas lesté tout à l'heure.

En bas, instinctivement, il releva la tête et sur

la rampe humide, là-haut, comme du fond d'un puits, il aperçut la tête blonde de la jeune femme penchée vers lui, et les petites mains des enfants cramponnées aux barreaux mouillés à travers lesquels ils tâchaient de couler leurs petites têtes roses.

Alors le prince Andras Zilah salua encore.

Dans le trajet de la rue Rochechouart à son hôtel, il revit,—antithèse vivante de cette Marsa qui avait tué sa foi,—l'image grêle et souffreteuse de cette fillette de Paris qui lentement dépérissait, trompée, dédaignée, méprisée de celui dont elle portait le nom. Un si beau nom ! *Puck* ou *Gavroche* !

—Et elle mourrait plutôt que de le salir, ce nom-là ! Ce Jacquemin trouve cette Serve ! Une hirondelle de bonheur, nichée sous les gouttières de Paris ! Et moi, moi, je rencontre—qui ?—une misérable qui me mentait ! coupable et lâche ! Allons, allons, décidément, hommes et femmes sont tout simplement, entre les mains du sort, des pantins destinés à se briser les uns les autres.

En rentrant chez lui ; il y trouva Yanski Varhély dont le dur visage de Hun lui parut inquiet.

—Eh bien ? demanda le vieux hussard.

—Eh bien, rire !...

Et il lui conta ce qu'il venait de voir.

—Drôle de ville que Paris, dit-il ensuite. Je vois qu'il faut monter les étages pour la bien connaître.

Il prit une feuille de papier, s'assit et écrivit :

" Monsieur.

" Vous aviez publié sur le prince Andras Zilah un article qui est une mauvaise action. Un ami tout dévoué du comte avait résolu de vous la faire payer cher. Il y a quelqu'un qui l'a désarmé. C'est l'admirable femme qui porte si honorablement le nom que vous lui avez donné et qui supporte si vaillamment la vie que vous lui faites. Mme Jacquemin rachète l'infamie de *M. Puck*. Mais quand vous aurez à parler des malheurs d'autrui, songez un peu à l'existence qui est la vôtre, et profitez de la leçon de morale que vous donne, en passant.

" Un Inconnu."

—Maintenant, dit Zilah, soyez assez aimable, mon cher Varhély, pour faire porter ce petit billet à *M. Puck*, aux bureaux de *l'Actualité*, et priez votre domestique d'acheter des joujoux, ceux qu'il voudra,—voici de l'argent,—et de les porter chez Mme Jacquemin, rue Rochechouart, 25. Trois joujoux, parce qu'il y a trois enfants. Les pauvres petits y auront toujours gagné cela.

XXIII

Andras Zilah voulait désormais s'enfoncer plus avant dans sa solitude. Il ne s'inquiétait plus de la vie extérieure. Que lui importait celui qui avait glissé dans ce journal, peut-être disparu maintenant, ces lignes odieuses ? Sa douleur, ce n'était pas qu'on lui rappelât la trahison, c'était la trahison même. Et cette souffrance quotidienne lui donnait comme un appétit de la mort.

Il faut pourtant vivre ! se disait-il. Si, vivre poignardé, c'est vivre !

Alors, volontairement, il se plongeait, pour fuir le présent, dans les souvenirs de guerre comme dans un bain d'oubli étrange, oublié où il retrouvait toutes les patriotiques douleurs d'autrefois. Il lisait avec une sorte d'âpreté farouche les livres où Georgei, Klapka, les acteurs du drame, apportaient leurs excuses ou exhalaient leurs plaintes. Il lui semblait que sa patrie lui ferait oublier son amour.

Dans la galerie élégante où il se tenait d'ordinaire, ses yeux s'arrêtaient sur des toiles de Matějko, le Polonais, sur des batailles, honveds hongrois ou hussards allant au feu, sur de rudes paysans de Munkacs y où la légende veut que jadis

les Magyars, venus d'Orient, s'arrêtèrent dessous de bois farouches, avec des campements de Tziganes devant des couchers de soleil rouges comme des incendies, souvenirs de la puszta hongroise. Il se plaisait à ces toiles familières lui parlant de tout son passé. Puis des assombrissements lugubres le prenaient, des envies de respirer un air nouveau, de fuir Paris, de mettre entre Marsa et lui le long espace d'un voyage éperdu, d'une course à travers le monde où l'avidité des choses nouvelles eût harassé sa douleur et où—qui sait?—quelque hasard eût, au détour d'un chemin, terminé sa vie.

Le divorce? Il existait pour lui, puisque cette Marsa, l'esprit perdu, était maintenant comme morte. Et que lui eût rendu le divorce? Sa liberté? Il l'avait. Mais ce que rien ne pouvait lui rendre, c'était sa foi broyée, son rêve écroulé, son bonheur en miettes et en fange.

Des vapeurs rouges lui montaient alors au front, quand il songeait, avec des violences amères lui emplissant la poitrine.

Et d'ailleurs, elle n'était même plus là, Marsa, et l'idée que cette exquise créature, cette femme qui le faisait frissonner autrefois—hier—lorsqu'il se disait qu'il allait s'enivrer du parfum de ses cheveux, du charme de ses caresses—l'idée que cette belle fille brune et pâle était, là-bas, enfermée à Vaugirard, parmi les folles, lui causait une sensation de souffrance aiguë ou d'étouffement, comme un cauchemar.

Il y pensait tellement, à cette maison d'aliénés qui était la prison de Marsa, elle le préoccupait si affreusement qu'il sentit brusquement le besoin de fuir—pour ne pas faiblir, pour ne pas revoir la Tzigane.

—Comme on est lâche! pensait-il.

Il annonça, un soir, à Varhély qu'il partait pour cette ville isolée de Sainte Adresse, d'où, tant de fois, en causant de la patrie, ils avaient regardé la mer.

—J'y vais pour être seul, mon cher Yanski, mais être avec vous, c'est encore être avec moi-même. J'espère que vous viendrez.

—Assurément, dit Varhély.

Bien souvent la nuit tombée, Zilah descendait avec lui sur la grève.

Ils causaient alors dans cette solitude et, en face de cette immensité, il semblait à Andras que le mauvais rêve de sa vie était, pour un moment, emporté par le vent du large.

Et ces deux hommes, diversement broyés par le sort, se promenant ainsi sur une bande de sable, échangeant leurs idées dans le grand murmure de la mer, ressemblaient à deux blessés qui mutuellement se soutiennent pour avancer et ne pas tomber avant la fin du combat.

Un matin ils étaient sortis, allant vers le Havre par le quartier des pêcheurs, ces rues qui donnent sur la mer, ces ruelles noires, la rue de Mer, avec ses maisons basses; et, arrivant dans le Havre même, Varhély montra tout à coup au prince une affiche portant l'annonce d'une série de concours donnés à Frascati par des musiciens tziganes:

—Ah! dit Yanski, par exemple, vous sortirez bien de votre retraite pour entendre, une fois, ces airs-là?

—Oui, certes, fit Andras.

Mais, sans que le nom de Marsa lui vint aux lèvres, encore, et toujours c'était vers elle que cette affiche entraînait tout à coup la pensée d'Andras et la vision du steamer paré comme une salle de bal et emportant ces hôtes, le long de la Seine, lui revenait, ironique, triste comme un feu d'artifice éteint brusquement.

Le soir, il était au Casino, mais il éprouva une sensation singulière, un déchirement nouveau, en entendant les soupirs, les cris, les plaintes de cette mordante musique tzigane. Les cordes des archets eussent joué ces czardas sur ses nerfs tendus qu'il n'eût pas tressailli avec plus de violence. Chaque

note de ces airs d'autrefois tombait sur son cœur comme une larve corrosive. Et Marsa, Marsa Laszlo, toujours Marsa lui revenait devant les yeux. Les Tziganes jouaient maintenant des valse que jouait Marsa, puis la lente plainte déchirante de la *Chanson de Plewna* et aussi le douloureux refrain, de Jean de Nemeth, l'air navré qui était, pour le prince, comme le *lamento* de sa vie:

—*Il n'y a qu'une belle fille au monde!*

Et, à chaque note, à chaque czarda nouvelle, c'était Marsa qu'il revoyait toujours.

—Partons, dit-il brusquement à Yanski.

Mais, comme ils allaient sortir, ils se heurtèrent presque à une bande de fous qui entraient, toute joyeuse, guidée par la petite baronne Dinati, et un grand cri de la jolie femme le saluait tout aussitôt:

—Vous, mon cher prince! Ah! la bonne aubaine!

Et elle essayait de se pendre au bras d'Andras, tout le petit clan qui accompagnait la baronne s'arrêtant en même temps pour saluer le prince Zilah.

—Nous venons d'Étretat, et nous repartons tout à l'heure, oui, oui, en pleine nuit!... Il y avait une fête au Havre... quartier Saint-François. Nous avons dévalisé les boutiques... cassé toutes les poupées des tirs... acheté toutes les horreurs en porcelaine et toutes les verroteries du monde... Tout ça est dans le break... Nous en ferons à Étretat, une tombola pour les pauvres....

Le prince essayait de se dégager, mais la petite baronne tenait bon.

—Pourquoi ne venez-vous pas à Étretat? C'est charmant... On s'amuse, on jase, on potine... Un vrai pont de steamer... Yamada nous y fait de la musique... Approchez donc, Yamada!

Et la baronne appelait le Japonais dont la figure d'ivoire souriait.

—Mon cher prince, vous ne savez peut-être pas Yamada est le plus parisien des Parisiens? Ces Japonais! Les Parisiens de l'Asie, ma parole! Savez-vous à quoi il s'occupe, à Étretat? Il écrit une opérette....

—Japonaise! dit Yamada comme correctif, en saluant avec son élégance géométrique.

—Oh! japonaise! japonaise! japonaise boulevardière! fit la baronne... Très drôle dans tous les cas!... Le titre? *La petite Mousmé!* Il y a une scène de *bateau-jours!* Oh! d'un amusant! d'un topique! Très originale et naturaliste... avec couplets chantés par la "petite Mousmé" justement.

Puis, tandis que Zilah, un peu mal à l'aise, regardait Varhély qui cherchait le moyen de s'éloigner, la baronne, gentiment, fredonnait du bout de ses lèvres rouges la musique et le refrain du maëstrino japonais:

Le beau baba
Le bateau beau
Le beau bateau
De Kioto.

C'est le baba
C'est le bateau
Le beau bateau
De Kioto!

—Chanté par Judic ou par Théo, ça fera fureur... Tout Paris répètera ça...

Le beau baba
Le beau bateau...

—Ah! au fait, dit la baronne, qu'est-ce que vous avez donc fait à Jacquemin? Oui, mon ami Jacquemin?

—Jacquemin? fit Zilah.

—Laissez-le tranquille chez lui, s'il aime son foyer maintenant, dit Zilah. Rien ne vaut le logis quand on l'aime et qu'on y est aimé.

La baronne était devenue, brusquement, toute sérieuse aux premiers mots de Zilah parlant cette fois d'un ton très triste.

—Je vous demande pardon, dit-elle en lui tendant sa petite main, oui, pardon de vous avoir ennuyé... Oh! pas de politesse! Je vous ennuie... Consolez-vous, nous repartons... Et puis vous savez que si une créature vous aime, vous respecte, vous est dévouée de toute son âme, c'est cette insensée de petite baronne!... Adieu!...

—Au revoir! dit Andras, qui saluait les amis de la baronne.

Une fois chez lui, il serra la main d'Yanski, puis s'enferma dans sa chambre, et, sous l'abat-jour de sa lampe, fièvreusement, il ouvrit, lut, relut pour la centième fois peut-être, des lettres, des lettres qui ne lui étaient pas adressées,—ce paquet de lettres que Varhély lui avait remis, et dont Michel Menko l'avait comme souffleté, le jour de son mariage.

Andras les avait gardées, les rouvrant parfois avec des appétits de souffrance, des avidités de déchirements nouveaux, s'insinuant cette sorte de poison pour irriter sa douleur morale comme il se fût injecté de la morphine pour calmer une douleur physique; et ces lettres lui causaient une sensation analogue à celle qui donne le repos aux morphomanes, cruelles d'abord, aiguë comme un coup de couteau, puis peu à peu apaisée comme par un bercement lent, un écrasement sans pensée.

Tout revivait là, dans ces lettres de Marsa à Menko;—tout ce qui avait été l'amour ignorant, instinctif, naïvement crédule de la jeune fille pour Michel, puis son exaltation pour l'amour même plutôt que pour celui qu'elle aimait, et puis encore,—car Menko, ne choisissant pas, avait tout envoyé à la fois,—l'effrayant mépris de Marsa, trompée, pour l'homme qui avait menti.

Il y avait dans ces billets adressés à cet homme des fraîcheurs de sentiments et des crédulités juvéniles qui donnaient la sensation d'une matinée claire, aux premières bouffées d'avril. C'était la candeur, l'éveil de l'âme, la foi de l'être qui ignore en celui qui le séduit. Et c'était bientôt les dans d'un cœur qui croit s'être donné pour toujours, parce qu'il espère avoir rencontré une loyauté à toute épreuve et un dévouement éternel.

En les lisant, ces lettres d'où le vivant parfum de Marsa montait, Andras éprouvait des frémissements de colère, d'après violences contre les misérables qui l'avaient trompé, qui s'étaient aimés, et aussi, et involontairement, des pitiés à peine formulées, timides, craintives, pour cette femme qui souffrait là, ignorait s'abandonnait, confiante, puis se reprenait indignée;—pitiés bientôt secouées et haïes, comme si le prince eût eu peur de lui-même, peur de pardonner.

—Qu'a donc Varhély à me parler de pitié? se disait-il. Est-ce que je suis vengé, moi?

Il espérait bien, un jour venu, faire justice de la trahison de Menko. Chacun des billets qui étaient là prouvaient bien que Marsa avait été la fiancée de cet homme, mais, en même temps, que Michel avait abusé d'une ignorance, menti, affreusement menti, se disant libre quand il avait donné déjà son nom à une femme.

—Le misérable!

(A suivre.)

VINS CANADIENS PURS.

Champagne Mousseux, Haut Sauterne, Bourgogne Canadien, Vermouth, Saint Julien, Vins Blanc, Sherry, Saint Jean-Baptiste Bitters, Champagne Sec, Sauterne Lumina, Chateau Margaux, Malaga, Oporto, Medoc.

BARRÉ & CIE., Marchands de Vins.

Voütes : 186 & 188, ruelle des Fortifications, Montréal.

